

Philippe Gramet
Préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie

Chroniques de la nature



éditions
Quæ

Chroniques de la nature

Philippe Gramet

éditions
Quæ

La publication des textes de cet ouvrage a été autorisée par Geneviève Gramet, que nous remercions. Ces textes ont fait l'objet d'une première publication, illustrée, en 2009.

Éditions Quæ
c/o Inrae, RD 10, 78026 Versailles Cedex

© Éditions Quæ, 2009, 2022
ISBN : 978-2-7592-3621-3

Le code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Le non-respect de cette disposition met en danger l'édition, notamment scientifique. Toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, Paris 6^e.

Sommaire

Préface.....	5
Au fil des pages.....	8
... Construire le livre.....	11
Printemps.....	13
Été.....	61
Automne.....	103
Hiver.....	145
Bibliographie.....	197
Iconographie.....	199

Préface

Emmanuel LE ROY LADURIE, de l'Institut

Historien du monde rural et du climat, j'ai souvent vu les mois et les saisons sous un angle assez particulier. Janvier, nous dirait Jean-Marc Morissot, c'est l'époque de la préparation des échalas pour la vigne, de la réparation du train de cultures, du teillage du chanvre, du déchaumage des jachères; c'est... ou c'était, dans l'ancien régime agricole.

L'HIVER, pour l'historiographe de la météo, ce sont souvent, si l'on peut dire, d'assez cuisants (?!) souvenirs. Grand hiver de 1608, au temps d'Henri IV, avec une crise de subsistances assez vive; de même 1649, introduisant l'humanité souffrante à de mauvaises récoltes ultérieures, victimes du gel de cette saison glaciaire; marqué aussi en Angleterre par la décapitation du roi Charles, au milieu de troubles révolutionnaires. Et puis, surtout, le grand hiver de 1684, presque le plus froid que l'on ait jamais connu depuis des siècles mais qui, grâce à l'occurrence d'une épaisse couche de neige, n'offensa point les blés en terre qui, du coup, donnèrent de superbes récoltes quelques mois plus tard. Bien pire, le grand hiver de 1709, détruisant les oliveraies dans le sud de la France, et laissant derrière lui un long sillage de destructions de céréales et d'arbres, avec au total 700 000 morts; pas tellement de froid mais surtout de sous-alimentation, due au désastre frumentaire dans les limites de l'hexagone actuel. Évoquons aussi l'hiver de 1789, qui, à vrai dire, vint au terme d'une récolte déjà endommagée par les intempéries de l'été 1788 et mit un comble aux malheurs d'un assez grand nombre de pauvres gens, faisant figure aux yeux des chroniqueurs, d'avant-propos de la Révolution française. L'hiver de 1830, en accroissant la pauvreté, oblige les bourgeois à donner des bals payants qui permettront de collecter des ressources financières pour les malheureux, servant ainsi de préface aux trois Glorieuses de cette même année 1830 : elle vit la montée contestataire et contestée sur le trône d'un certain Louis-Philippe. Les grands hivers de la Seconde Guerre mondiale, 1940, 41, 42 : celui de 41 devait coûter à Hitler la victoire qu'il espérait obtenir (du côté de Moscou) dont le succès échappa à une Wehrmacht épuisée par une sorte d'énorme engelure collective. On n'en finirait pas! Si LE PRINTEMPS, en règle générale, m'a peu inspiré, contrairement aux sensations fort agréables qu'il procure à beaucoup de gens, au sortir de ces hivers rudes qui ne sont plus bien souvent

qu'un mauvais souvenir, l'été, par contre, est l'un des théâtres favoris du savoir historique. Étés caniculaires : celui de 1719 laisse derrière lui 400 000 morts dans les limites de la France actuelle, essentiellement des petits enfants, victimes de dysenterie et autres toxicoses, provoquées par la très forte chaleur de l'air et l'infection des eaux consécutive. Massacres un peu moins importants dus aux étés caniculaires de 1704, 1707 et surtout 1781 qui montent quand même à 200 000 morts. Et puis les grandes crises de surproduction viticole, issues elles aussi de canicules estivales, de 1778 à 1781, qu'a décrites dans une thèse célèbre et bienvenue mon bon maître, Ernest Labrousse. ÉTÉ brûlant de 1811, marqué par un vin de la Comète, l'un des meilleurs que le vignoble français ait jamais produit, ainsi dénommé par le passage d'un astre errant dans le ciel nocturne de l'Empire napoléonien. Terrible échaudage de l'été brûlant de 1846 créant une forte crise de subsistances dans la France de Louis-Philippe finissant – encore lui. Cette crise sert ainsi de préparatif aux troubles sociaux qui finiront par trouver leur conclusion, presque inévitable, dans la révolution de février 1848. Au XX^e siècle enfin, de grandes et petites canicules : 1911, 40 000 morts; 1947 tue peu de monde car les victimes, désignées d'avance, avaient déjà disparu du fait des privations dues à la Seconde Guerre mondiale. Canicule plutôt agréable de 1959; rude sécheresse estivale en 1976, qui a laissé pourtant derrière elle le souvenir d'admirables vins de Moselle et du Rhin. Les grandes années à vins extraordinaires, nés eux aussi des chaudes saisons de juin, juillet, août : un Château Yquem de 1921, le meilleur Yquem jamais produit; le Mouton Rothschild du bel été 1945 et le Château-Latour de 1949, celui-ci exactement contemporain des funestes incendies de la forêt des Landes. 2005 : grands vins dans tous les vignobles français au terme d'un été qui vit aussi les ravages en Nouvelle-Orléans, provoqués par l'ouragan Katrina, conséquence éventuelle du réchauffement contemporain (?). Enfin, la canicule d'août 2003 avec 17 000 morts en France, principalement des personnes âgées; 20 000 en Italie, passées inaperçues des autorités sur le moment mais révélées ensuite par des comptages consciencieux, l'année suivante; au total, 70 000 morts en Europe. L'AUTOMNE pour finir, à propos duquel on évoquera celui de 1978 qui, réparant les dommages infligés aux vignes par un printemps trop froid et surtout par un été pourri, donna sur le tard, par son glamour d'été indien, des vins parmi les plus distingués jamais livrés dans l'hexagone.

Avec l'ouvrage que nous offre le regretté Philippe Gramet, c'est une tout autre chanson, moins sinistre, moins orientée. Nous voyons défiler devant nous les petits animaux du printemps : hérissons, lézards des murailles, coucous... que ressuscitent pour nous les dessins de Buffon (« Encore une buffonnade, mon cher Comte » comme l'écrivait dans une lettre un ami intime du grand naturaliste), et puis des hippocampes... des épisodes de nidification ; viennent aussi des insectes, gerris, dytiques aux larves cruelles puis, à une tout autre échelle, surgit le chevreuil. Avec l'été, apparaissent les petites lanternes des lucioles, les huppés, les balanes parmi les coquillages puis les abeilles maçonnées, les cétoines dorées, coléoptères splendides ; dans un ordre d'idées différent voici les musaraignes, (minuscules souris carnivores), les sangsues, les gravures des scolytes, les poissons d'argent, illustrés par Cuvier... et même les tortues. L'automne nous devient plus cher encore avec ses champignons, truffes, bolets ; ses éphémères ne vivent adultes que quelques heures pour la pérennité de l'espèce. Les migrations d'oiseaux sont largement représentées. L'on en revient à Cuvier avec une superbe image d'escargot... Une galerie séduisante qui fera le bonheur de nombreux lecteurs qu'effraient, à juste titre, les désastres actuels accablant trop souvent l'environnement dont devraient bénéficier nos frères « inférieurs » (?) de la société animale, petits et grands, à quatre pattes ; ou insectes de toutes espèces. L'ambiance de ce livre est aussi, et surtout, pour moi le souvenir d'un homme de grand talent, qui donna jadis chez un important éditeur parisien de la rue Racine (Flammarion) une œuvre considérable. Elle faisait partie d'une certaine collection *La Terre*. Cette collection, dirigée par mon père, Jacques Le Roy Ladurie et par sa fidèle collaboratrice éditoriale Nicole Martin (avec plus de 100 ouvrages parus), reste l'une des grandes réalisations de l'édition française d'avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale.

« L'entité » la plus extraordinaire en cet ensemble n'est-elle pas monsieur Philippe Gramet lui-même dont je revois, fugitive, la haute stature dans le bureau de mon père en Normandie.

Ce furent pour moi des moments essentiels : je les ai vécus en compagnie de cet auteur, dans un manoir normand qui vit passer au fil d'une quarantaine d'années les personnages les plus considérables de l'agriculture et de l'agronomie nationale, « attelés » sur le mode rustique, à la confection d'ouvrages qui à leur manière témoignent d'une discrétion propice et d'une valeur parfois insoupçonnée.

Au fil des pages...

Philippe GRAMET, un chercheur

Faire partager, comme des contes, à la fois un savoir scientifique et des observations personnelles; sensibiliser, faire découvrir la fragilité de notre environnement dès les années 1950; d'un chercheur à part, Philippe Gramet, dans ses chroniques savantes et croquer, rassemblées dans cet ouvrage¹.

L'écriture de Philippe Gramet fait appel à la faculté enfantine d'émerveillement qui subsiste en chacun de nous. Certes, chez certains, cette richesse est, actuellement du moins en sommeil, la vie trépidante de tous les jours ne lui laissant pas le temps de s'extérioriser.

Cet amoureux de la nature a voulu éveiller ses contemporains aux prodiges et curiosités de la vie qui nous entoure, apporter un autre regard, une certaine tendresse envers le monde. Spécialiste de la protection des cultures et de l'environnement contre les ravageurs, naturaliste, il nous montre aussi en filigrane combien l'observation par soi-même est importante. Il nous convie à ne pas perdre cet esprit curieux et à porter attention à l'infime.

Il aime à nous faire découvrir combien la nature est complexe et les catégories de l'utile ou du nuisible, beaucoup plus subtiles qu'il ne paraît.

Plus nous serons nombreux à être sensibilisés aux problèmes de la Nature, de façon objective, ce qui est primordial, mieux cela sera pour l'environnement dans lequel évolueront les générations futures. C'est en fin de compte une des motivations principales qui m'ont conduit, dans un premier temps, à écrire ces chroniques et, dans un second, à vous les « offrir ». J'ai pris énormément de plaisir à écrire ces textes et à rechercher les causes de phénomènes qui m'intriguaient depuis mon enfance... Que de merveilles d'ingéniosité, que d'observations passionnantes s'offrent à nous pour peu que nous sachions profiter de nos propres périodes de respiration...

On y ressent l'homme de terrain dont les observations nous apprennent à lire ce qui est sous nos yeux et cependant invisible. N'est-ce pas là l'approche qu'appelle le respect de l'environnement de plus en plus sensible de nos

1. Les textes en italique sont des citations de l'auteur. Ce livre est un hommage de ceux qui ont tant apprécié ses petites histoires sur Dame Nature afin qu'il puisse encore nous faire découvrir avec un autre regard, les merveilles du monde vivant et l'étonnant de notre quotidien... C'est ce que le directeur des Éditions Quæ, **Camille Raichon**, avait entrepris avec enthousiasme. Il décède le 7 octobre 2007 et ce livre constitue plus encore un attachement à leur mémoire à tous deux.

jours? Ces textes nous invitent non seulement à lire mais à faire nous-même cet apprentissage dans la forêt, auprès des mares et des étangs, aux bords de mer, dans les campagnes et dans les villes, *ce qui a été acquis par l'expérience demeurant ancré plus solidement dans la mémoire*. L'observation proposée pour les oiseaux, par exemple, repose sur certains critères à l'aune de son expérience : d'abord la taille *mais dans certaines circonstances, temps froid, brouillard, il faudra néanmoins se méfier de son impression première : si l'oiseau a son plumage gonflé, il semble en effet bien plus gros qu'en posture habituelle*. Puis la silhouette : le bec par sa taille, sa couleur et sa largeur, dira si l'oiseau est insectivore, granivore... Les attitudes : si l'oiseau se déplace le long d'un tronc par petits sauts successifs en prenant appui sur sa queue, c'est un pic; s'il descend la tête en bas, c'est une sittelle; *sur le sol, la démarche d'un étourneau, l'air toujours très affairé, est bien différente de celle d'un merle ou d'une grive, espèces de taille voisine et plus distincte encore de celle d'un moineau, sautillante, ou d'une bergeronnette, saccadée*. Les cris et les chants : l'auteur nous dit qu'*il faut toujours se méfier des imitateurs et voir l'oiseau qui chante; sans oublier les caractères de terrain*. Le suivrons-nous lorsqu'il nous prévient que *chez la plupart des oiseaux, seuls les mâles chantent tandis que les femelles... ne font que crier!*

Dans toute la mesure du possible, j'ai tenu à aborder ces questions sérieuses de façon parfois humoristique afin de retenir l'attention d'un « public » des plus diversifié et faire découvrir la réalité souvent bien plus belle que les croyances poétiques nées des bizarreries de la nature... un recueil à lire également entre les lignes, incitation à un meilleur vécu, à une communion accrue avec la Nature, source de joies multiples, simples et profondes, un défi qui mérite d'être relevé... Partons!!

Mais laissons découvrir ce livre pour ouvrir les yeux, écouter et respirer, selon le dernier critère, celui de la sagesse.

Philippe Gramet a été chercheur en faune sauvage au centre de recherches de Jouy-en-Josas de l'Inra. Sa thèse de doctorat ès sciences portait sur l'étude des comportements parentaux chez quelques Corvidés pendant la période de reproduction. Ce travail a été à la base du développement d'une méthode d'effarouchement acoustique. Il a eu un parcours de spécialiste, considéré comme un expert sur les questions de déséquilibres biologiques débouchant sur des proliférations d'espèces alors ravageuses. Passionné par son métier et farouche défenseur de la biodiversité, il a souvent partagé son enthousiasme pour l'histoire naturelle avec poésie, tendresse et humour.

Ses missions l'ont conduit plusieurs fois aux Comores, mandaté par la Banque mondiale et à diverses reprises en Afrique, à la demande de la FAO. Les problèmes combien délicats posés par les expansions d'étourneaux sansonnets l'ont de même entraîné dans bien des voyages.

Il a servi parallèlement la connaissance zoologique en la mettant à la portée de tous. L'attestent nombre de livres comme *Les oiseaux de chez nous* ou *Taupes et rats taupiers* et, plus encore peut-être, ses collaborations à des revues proches de la terre : *Forêt privée*, *Jardin familial de France*, *Jardin du cheminot*, entre autres, avant qu'il prenne rang aux *Quatre saisons du Jardinage*. Il a disparu en 1994.

... Construire le livre

Les saisons

Les textes ont été répartis selon les saisons auxquelles l'auteur était très attaché pour leur sens dans les manifestations de la nature. Quelques phrases d'entrée donnent à entrevoir ce que chaque saison révèle.

Quelques précautions pour terminer

Ces chroniques ont été écrites entre 1982 et 1994, dans trois revues : *Agriculture*, *Forêt privée* et *Inra mensuel*. Elles sont reproduites sans modifications autres que rassembler tous les textes concernant un même sujet. Elles se veulent un éveil à des vies quotidiennes largement méconnues et non un guide de reconnaissance.

Nous avons fait relire une grande partie d'entre eux à des spécialistes que nous remercions très vivement : Alain Fraval (OPIE) pour les insectes et leur environnement ; Gilles Bentz, Nicolas Gendre et Nicolas Macaire, de la Ligue de protection des oiseaux (LPO) pour les oiseaux ; Michel Pascal, qui fut chercheur à l'Inra de Rennes, pour les petits mammifères ; Olivier Schlumberger alors chercheur au Cemagref pour certains poissons... dans le souci de mettre en notes des éléments qui pouvaient être actualisés : par exemple Philippe Gramet annonçait que les goélands allaient « entrer dans Paris » ; ce qui peut être constaté aujourd'hui.

Diverses relectures nous ont permis, par ailleurs, de constater plus de quinze ans après, que ces observations sont toujours d'actualité. Plus encore peut-être, leur intérêt vient de ce qu'elles disent de l'état des connaissances ces années-là et la pertinence de la démarche de Philippe Gramet vis-à-vis de lecteurs concernés non spécialistes.

Nous avons pris le parti de ne mettre de majuscules qu'au nom des familles des animaux décrits.

Nous n'avons pas repris, pour certains de ses textes, les noms de chercheurs évoqués car ceux-ci n'étaient pas accompagnés de références bibliographiques.

La première édition de ces textes fut pensée sous la forme d'un beau livre largement illustré. Certaines de ces illustrations sont reprises de cette édition en début de chapitre. Elles expriment à la fois le côté ancestral des animaux variés que Philippe Gramet s'est attaché à observer et leur actualité dans nos activités quotidiennes.

Printemps

Où l'on découvre...

si le bébé hérisson naît avec des piquants

si la salamandre traverse les flammes sans dommage

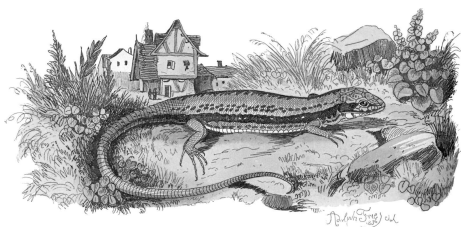
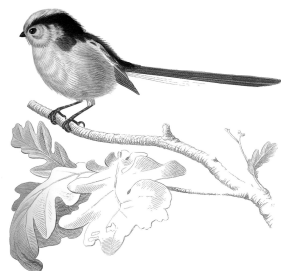
un oiseau qui coince et martèle les fruits pour faire céder leur coque

quel animal peut voir 180° à gauche et 180° à droite

que c'est l'hippocampe mâle qui porte les petits dans son ventre

un oiseau qui sautille la tête en bas sur le tronc d'un arbre

que le duvet du héron devient une poudre pour nettoyer
et imperméabiliser son plumage



Le réveil du hérisson

Le hérisson est un insectivore que tout le monde croit bien connaître ; en réalité il est méconnu de beaucoup. À cet animal s'attachent bien des « on-dit » qui justifient pleinement une mise au point objective.

Première précision : en France, il n'existe qu'une espèce de hérisson, *Erinaceus europaeus* et non pas, d'une part, « des nez de cochon » et d'autre part, « des nez de chien » : même si l'on peut rencontrer des individus bien différents morphologiquement. L'explication de cette fausse dualité est simple : l'aspect du museau est lié à l'état d'embonpoint de l'animal. Si ce dernier est gras, il présentera une face en groin : ce qui est normalement le cas à l'automne, époque où le hérisson accumule des « provisions pré-hibernation ». Au printemps, ces réserves seront épuisées d'où un réveil avec « un nez de chien » bien plus effilé...

Seconde croyance à revoir : le hérisson est insensible au venin de vipère et peut donc être un bon agent de lutte biologique. C'est faux ! Dans la nature, le hérisson ne s'attaque qu'exceptionnellement aux serpents même en cas de disette alimentaire. C'est en laboratoire que cette immunité toute relative d'ailleurs (question de dose inoculée) a été mise en évidence.

« Bon, il ne s'attaque pas aux serpents mais croyez-moi, il représente une menace sérieuse pour les poulaillers ». Cette affirmation péremptoire mérite d'être relativisée : s'il est vrai que le hérisson est un mangeur d'œufs, il faut savoir qu'il est dans l'incapacité de casser un œuf de poule. Son attitude vers les poulaillers est réelle mais ses incursions ne sont payantes que si elles déclenchent un phénomène de panique pouvant provoquer le bris d'œufs... dont il se réglera. Sinon, il repartira le ventre vide.

Classé parmi les insectivores, ce mammifère a, en réalité, un régime bien plus éclectique, ce qui le conduit à déguster aussi limaces, escargots et autres vermines peu appréciées des jardiniers. L'espèce est légalement protégée mais veillez vous-même à cet auxiliaire en prenant soin, par exemple, de ne pas mettre le feu à un tas de feuilles, de broussailles avant d'avoir vérifié qu'un ou plusieurs hérissons n'y ont pas cherché refuge. « Chez cette espèce, l'accouplement doit poser des problèmes épineux ». Non, même si la position adoptée est comme chez la plupart des vertébrés, la position dorso-ventrale. Certes, cet acte ne se réalise pas dans la discrétion mais les nombreux cris qui l'accompagnent font partie du cérémonial spécifique et ne sont nullement liés à la « fourrure » de la femelle...

Le séjour au nid dure environ 21 jours. Le sevrage est un peu plus tardif (un mois). À ce stade, les jeunes de la première nichée se dispersent tandis que, bien souvent, ceux de la seconde resteront groupés et hiberneront en compagnie de leur mère.

Dernière interrogation : «le nouveau-né hérisson a-t-il ou non des piquants?» Il en a mais... ils sont mous. Ils tombent au bout de 48 heures et laissent la place à des piquants durs et protecteurs.

Piquants par-ci, piquants par-là mais que sont en fait ces piquants? Tout simplement des poils modifiés dotés d'une forte musculature basale; ce qui leur permet de se dresser en tous sens. Cette diversité d'orientation accroît très fortement l'efficacité de cette technique de défense et de dissuasion. C'est pourquoi le recours à la fuite n'est guère en vogue chez le hérisson : ce que Dame Nature doit maintenant regretter en raison du développement du trafic automobile contre lequel la « mise en boule » est parfaitement inefficace : si bien que la mortalité sur route est élevée. Savez-vous que ces cadavres ne font pas que le bonheur des pies et des corneilles noires? Des équipes de chercheurs les exploitent aussi pour pouvoir établir, selon un protocole strict, l'importance et la structure des populations locales survivantes.

Si le hérisson est craintif de nature, il peut, par contre, très vite se familiariser et, mis en confiance, venir chercher sa nourriture dans la main. N'en profitez cependant pas pour trop le cajoler ou plus exactement le cajoler de trop près car tous ces animaux, incapables de se gratter, hébergent un grand nombre d'ectoparasites dont certains pourraient fort bien vous adopter à l'occasion... Le parasitisme est d'ailleurs un facteur important de mortalité naturelle chez cette espèce, le trafic automobile étant, quant à lui, le facteur prépondérant d'accidents non naturels.

Le hérisson, comme tous les insectivores, taupe exceptée, appartient aux espèces protégées. Veillez donc à ne pas en inscrire à votre tableau de chasse ni, si possible, à vos tableaux de bord!

« Lézardons » au premier soleil

Février sait être, parfois, un mois froid mais il peut nous réserver, également, de belles journées ensoleillées qui seront rapidement mises à profit par différentes espèces en fin d'hibernation. Parmi elles, il faut citer les **petites tortues** dont les évolutions attirent et ravissent l'œil. Non, ne regardez pas à terre car il s'agit d'un Lépidoptère, l'*Aglais urticae*, de la famille

des Nymphalidés! La petite tortue est, en effet, ce papillon très coloré ayant pour couleur de base un rouge vif orangé marqué de taches noires et dont les ailes sont bordées : la bordure interne noirâtre est ornée de nombreuses lunules bleues très caractéristiques. Ces adultes, ayant passé l'hiver dans un abri, ne vont pas tarder à s'accoupler, acte qui donnera naissance en mai à la première génération. Les chenilles, vivant en groupes, sont noires et possèdent des épines jaunes. Elles se rencontrent fréquemment sur l'ortie mais en réalité elles ne sont pas strictement inféodées à cette plante si bien que d'autres végétaux peuvent en accueillir comme les saules, les ormes – les rares qui subsistent – et même certains arbres fruitiers. La seconde génération apparaîtra en août.

Peuvent également sortir de leur léthargie, les premiers lézards et tout particulièrement, le lézard vivipare, *Lacerta vivipara*, aux exigences thermiques moins grandes. Cette espèce peut se rencontrer aussi bien dans les massifs montagneux que dans les prairies humides ou même à tendance marécageuse. De petite taille – inférieure à 15 cm – il est dit vivipare car si la femelle pond des œufs, ceux-ci éclosent très peu de temps après. Chaque « nichée » comprend de 3 à 14 lézardeaux. Pour le distinguer des autres lézards, il suffit de regarder sur les flancs de l'animal : vous y découvrirez deux bandes latérales foncées bordées d'un liseré clair. Chez la femelle, le ventre est jaune orange pâle tandis qu'il est vermillon chez les mâles.

Le lézard des souches – ou lézard agile – *Lacerta agilis*, ne rentre en activité qu'un peu plus tardivement. Cette espèce est relativement rare dans le sud de notre pays. En parure de noce, les mâles acquièrent souvent une livrée verte. Pas de confusion possible cependant avec le lézard vert, « le vrai », plus grand : 60 cm contre 20. La femelle du lézard agile garde, quant à elle, sa livrée brune tout au long de l'année. Cette espèce est ovipare.

Le lézard des murailles, *Lacerta muralis*, est un lézard connu pratiquement de tous. Son museau pointu attire l'œil et permet une reconnaissance aisée. En dehors de la saison de reproduction, cette espèce peut se présenter sous des livrées les plus variées selon les zones. À la période des amours, une certaine homogénéité se réalise, tous les mâles ayant alors une couleur ventrale brique tandis que leurs flancs sont ornés d'écaillés bleues.

Le lézard vert, *Lacerta viridis*, est assez largement réparti au sud d'une ligne reliant Rouen à Bâle. À la période des amours, les mâles abandonnent leurs livrées unicolores (vertes!) pour se parer d'une magnifique gorge bleue qu'ils ne manquent pas de mettre en valeur lorsqu'une partenaire éventuelle se présente. Les jeunes lézards verts sont bruns et possèdent deux

rangées de taches blanc jaunâtre qui iront en s'estompant au cours de la croissance. Ils n'atteignent leur maturité sexuelle qu'après trois ans de vie... s'ils surmontent toutes les embûches et les prédateurs qui les guettent. La femelle prend un grand soin de ses œufs à enveloppe molle. Chacun d'eux peut atteindre jusqu'à 2 cm de longueur et être enterré jusqu'à 30 cm de profondeur. À la naissance, le lézardeau mesure à peine 5 cm. Sa première activité est de se mettre en chasse de proies... à sa taille.

La morsure d'un lézard vert n'est pas dangereuse mais, croyez-en mon expérience passée, fort douloureuse. Pour en souffrir... il faut l'avoir cherchée car, en nature, une attaque n'est pas à craindre. Ces souvenirs remontent à l'époque où « j'apprivoisais » des lézards, certains recueillis dans les dunes royannaises, à l'état d'œufs ! Pour faire lâcher prise, il faut recourir à la douceur : poser à terre l'animal fortement accroché à votre doigt et... le caresser sous le cou.

Dans cette situation, progressivement, il desserre sa prise et, brusquement, ouvre la bouche et file sans demander son reste.

Nous étant brièvement intéressés aux « lézards vrais », citons au moins, les autres familles vivant en France :

- les Gekkonidés qui sont des lézards à corps trapu et aplati vivant dans les régions méridionales. Ils sont dits aussi « lézards à pattes adhésives » : tarente, gecko et phyllodactyle ;
- les Scincidés avec une seule espèce, également méridionale, le Seps strié qui peut mesurer jusqu'à 40 cm. C'est un « lézard à pattes réduites ».

Après « les pattes réduites », il faut citer pour terminer, l'orvet qui est le représentant des « lézards sans pattes ». Ce n'est pas un serpent sachez-le et, surtout, faites-le savoir autour de vous afin que cessent ces hécatombes stupides de bêtes parfaitement inoffensives et de plus, légalement protégées.

Animatrice de nos forêts, la sittelle

La sittelle est un oiseau qui sait être fort bruyant, surtout au printemps. Ses sifflements vigoureux commencent de fort bonne heure de même que ses martèlements répétés et sonores. Voici des manifestations acoustiques qui donnent l'envie d'en découvrir l'auteur, et quelle surprise alors de voir que celui-ci est à peine plus grand qu'un moineau domestique !

Pouvoir identifier, à coup sûr, un oiseau inconnu à la suite d'une simple observation est exceptionnel sauf s'il s'agit de la sittelle d'Europe, *Sitta europaea*, descendant « allègrement » le long d'un tronc la tête la première.

Elle seule, en effet, est apte à descendre le long d'un tronc en sautillant... la tête en bas. Pour les ascensions, là encore, une légère supériorité : la prise assurée par ses doigts pourvus d'ongles longs et acérés suffit à la sittelle pour progresser sans peine et sans avoir besoin d'un point d'appui supplémentaire, les plumes de la queue, comme chez les pics. Il est vrai que l'ascension n'est pas directe mais se réalise le plus souvent en spirales lâches. Cette espèce est, en effet, la seule de notre avifaune capable de cette prouesse. Mais évidemment, ce passereau d'une taille voisine de celle d'un moineau, ne fait pas que ça; d'où il est préférable d'avoir en mémoire d'autres caractères d'identification.

Il n'y a pas de dimorphisme sexuel chez la sittelle : les adultes ont le dos gris perle clair, les flancs brun marron et le ventre roussâtre. La queue, gris bleu, est bordée de noir sur les côtés tandis que du blanc apparaît aux coins. Ce mélange contrasté de coloris, joint à une observation de la tête, vous permettra de vous prononcer sans risque d'erreur; cette dernière est typique grâce à la présence d'une calotte d'un beau gris bleu et d'une raie noire traversant l'œil pour atteindre le bec, long, pointu, de couleur gris ardoisé. Chez les jeunes de cette espèce, le brun aux flancs fait défaut tandis que la calotte est brunâtre. Originellement inféodée aux milieux forestiers, la sittelle s'est fort bien adaptée aux parcs, aux jardins; ce qui multiplie encore les occasions de rencontre et ce, tout au long de l'année. C'est donc un oiseau commun mais qui se fait toutefois plus rare sur le littoral méditerranéen. Quant à la Corse... gardons le « suspense » pour le moment.

La sittelle « ne reste guère en place » : suivre ses évolutions vous permettra de découvrir sa sûreté dans toutes les circonstances. Qu'il s'agisse de grimper, de descendre, de s'accrocher aux branches ou branchettes, l'oiseau est toujours à l'aise comme il l'est lorsqu'il se déplace sur le sol. Dans toutes ses activités, il demeure vigilant et, par exemple, adoptera une technique semblable à celle exploitée par l'écureuil pour rester dissimulé à votre vue : au fur et à mesure de votre progression, il tournera autour du tronc auquel il est agrippé pour que celui-ci soit, toujours, entre vous et lui.

Sa nourriture est des plus variées : elle comporte, tout d'abord, des proies animales recherchées dans les fentes des écorces, sur les branches, au sol. Le bec est l'outil qui est mis le plus souvent à contribution : c'est avec lui que la sittelle prospecte les fentes des écorces, la litière au sol, à la recherche d'insectes et de petits mollusques. Les aliments d'origine végétale ne sont pas dédaignés pour autant et prennent même une importance capitale pendant l'hiver. Graines diverses, fânes, glands, noisettes, tout est